

Zeitschrift: Schweizerische Zeitschrift für Geschichte = Revue suisse d'histoire = Rivista storica svizzera

Herausgeber: Schweizerische Gesellschaft für Geschichte

Band: 54 (2004)

Heft: 4

Buchbesprechung: Médecins et ingénieurs ottomans à l'âge des nationalismes [dir. p. Méropi Anastassiadou-Dumont]

Autor: Donzé, Pierre-Yves

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 01.05.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

abondante et variée, mais peu ou mal mise en contexte. Le lecteur se trouve donc confronté aussi bien à des affirmations mal étayées, voire erronées, qu'à des analyses qui enfoncent des portes ouvertes.

Un exemple de ces problèmes peut être trouvé dans un paragraphe mentionnant le déplacement, dans le haut Moyen Âge, des cimetières vers les églises. À partir de cette constatation, l'auteur conclut que «les liens entre les vivants et les morts comme membres de groupes de parenté furent coupés» (p. 39) et relie à cette assertion l'affirmation que l'Église encourageait les nouveaux convertis à se séparer de leurs parentés et à entrer dans des monastères, donc à distribuer tous leurs biens et à vivre en dépendance de l'Église (cf. p. 39–40). Un tel enchaînement d'affirmations est hautement problématique: d'abord, déduire du déplacement des cimetières la «coupure» des relations entre les vivants et les morts d'une même parenté constitue une formulation pour le moins absolue. Par ailleurs, en l'espace d'un même paragraphe – que j'ai dû résumer ici –, l'auteur juxtapose sans transition les siècles et les régions (citations de la *Capitulatio de partibus Saxoniae* de Charlemagne, des *Vitae sancti Bonifatii*, d'écrits d'Avit de Vienne et de la *Règle* de Césaire d'Arles). Il est évident que, de la sorte, causes et conséquences, phénomènes parallèles ou simplement analogues, se télescopent sans que se dégage un tableau d'ensemble clair et convaincant. Enfin, – et il s'agit d'une note récurrente dans l'ouvrage –, l'Église est présentée comme un bloc, formé d'un clergé uniforme, toujours animé d'une volonté de contrôle et de pouvoir, et doué d'une particulière clairvoyance à l'égard des enjeux présents, voire de l'avenir; en même temps, l'auteur semble hésiter constamment entre l'usage des termes «catholique» et «chrétien», qui devraient être définis et employés avec plus de rigueur.

Une des qualités de l'ouvrage réside dans ses illustrations: une cinquantaine de bonnes reproductions, qui font partie des documents sur lesquels l'auteur appuie ses analyses. On retrouve malheureusement ici les défauts indiqués ci-dessus, et principalement le manque d'une réelle critique des documents historiques: si les images sont implicitement présentées comme étant représentatives – mais le lecteur se méfie désormais de tels non-dits –, leur commentaire amène en fin de compte soit à des constatations de pures évidences, soit à des conclusions discutables (cf. p.ex. les images comparées p. 82–85, et p. 188–191).

Ces problèmes sont irritants car ils entachent un projet intéressant et un ouvrage d'excellente qualité matérielle. Ils sont d'autant plus irritants que le médiéviste, souvent déjà ouvert à des notions élaborées par d'autres sciences humaines, aurait certainement encore à gagner en confrontant son travail à des définitions et à des applications de concepts jugés particulièrement opératoires. Encore faut-il que l'usage de ces «concepts» ne devienne ni un carcan écrasant la diversité et la complexité propres à l'histoire, ni un filet aux mailles si lâches qu'il laisse passer quantité d'éléments trop petits, délicats et subtils... *Understanding the middle ages* est donc un ouvrage où se mêlent le bon grain et l'ivraie: au lecteur d'y prendre garde. Quant à une «histoire conceptuelle» de la culture médiévale, elle reste probablement encore à faire.

Martin Roch, Montet (Broye)

Méropi Anastassiadou-Dumont (dir.): **Médecins et ingénieurs ottomans à l'âge des nationalismes**. Istanbul/Paris, Institut d'études anatoliennes–Maison neuve & Larose, 2003, 387 p.

Cet ouvrage rassemble une quinzaine de contributions présentées par des chercheurs européens à un colloque tenu à Istanbul en 2002, dont le but était de

faire le bilan sur le rôle des hommes de science (médecins et ingénieurs) dans la modernisation de l'Empire ottoman et dans l'affirmation des diverses nationalités qu'il regroupe. L'approche est essentiellement biographique et centrée sur les personnes des médecins. Elle aborde des scientifiques de tous horizons nationaux (Arméniens, Bulgares, Grecs, Turcs, etc.). Les hommes de science dont il est question ici ont le profil classique des élites modernisatrices de la seconde partie du 19^e siècle, conscientes de leur mission sociale (lutte contre les pratiques médicales traditionnelles, réaménagement de l'espace urbain, etc.) et favorables au développement de l'instruction publique généralisée. De plus, ces scientifiques appartiennent souvent à des nationalités politiquement dominées. Leur engagement en faveur de la modernisation sociale se double dans ce cas d'une lutte de libération nationale.

Une partie de l'ouvrage spécialement originale est celle consacrée au développement et à l'affirmation de la médecine occidentale en Turquie. Il faut souligner ici l'excellent article de Nuran Yldirim sur le rôle des médecins turcs dans l'acclimatation du savoir médical occidental à l'Empire ottoman. Jusque dans les années 1870, les professions médicales y sont dominées par des non-musulmans ayant étudié en Europe. Afin de former un corps médical turc, les autorités ottomanes créent des écoles de médecine (1827) et de chirurgie (1832) sur leur territoire, mais ces filières restent très occidentalisées – l'enseignement y est donné en langue étrangère, surtout en français – ce qui amène l'Etat à fonder en 1867 une Ecole civile de médecine où est introduit l'enseignement en langue turque en 1870. Il s'agit alors de former des médecins autochtones capables d'occuper les nouveaux postes professoraux et l'on envoie plusieurs jeunes médecins turcs étudier en Occident (surtout à Paris et à Genève, puis en Allemagne dès la fin du siècle). Dans les universités européennes, ces étudiants turcs développent une politique d'opposition au sultan. Après la révolution jeune-turque de 1909, de nombreux médecins formés à Genève et à Paris rentrent au pays et occupent des fonctions dirigeantes, à l'image de Cemil Topuzlu (1866–1958), chirurgien formé à Paris, premier doyen de la Faculté de médecine d'Istanbul, maire puis préfet de cette ville, et réfugié en Suisse durant la Seconde Guerre mondiale, ou Akil Muhtar Özden (1877–1949), assistant du professeur Baud à la Clinique médicale de l'Hôpital cantonal de Genève, professeur à la Faculté d'Istanbul et député au Parlement turc.

En ce qui concerne plus spécialement la Suisse, relevons l'article de Hans-Lukas Kieser sur la diaspora turque en Suisse dans les années 1860–1920, centré sur les communautés établies à Genève et à Lausanne. Dans un premier temps, cette diaspora est le fruit des activistes jeunes-turcs et de divers opposants libéraux à la politique du sultan qui trouvent refuge en Suisse dès les années 1860. Elle se développe au cours des années 1890 avec l'affirmation d'une forte diaspora estudiantine à Genève, tout aussi opposée au pouvoir ottoman. Cette communauté turque est soutenue par diverses personnalités progressistes suisses comme le député socialiste genevois Jean Albert Karlen, le médecin d'origine neuchâteloise Edmond Lardy – ancien chirurgien-chef de l'Hôpital français d'Istanbul – ou le conseiller national radical bernois Albert Gobat, défenseur de la cause arménienne et futur prix Nobel de la paix. La diaspora ottomane entre dans une seconde phase durant les années 1900. Le mouvement jeune-turc se renforce et se structure, avec l'ouverture à Lausanne en 1911 d'un premier Foyer turc en Europe occidentale. La Suisse devient un lieu de repli – et de formation – pour les élites turques, dont l'importance se traduit par l'adoption par la Turquie en 1926 du code

civil suisse pour son propre usage. Kieser aborde à cette occasion le rôle des juristes formés en Occident. Véritables bâtisseurs de l'Etat moderne turc, aux côtés des scientifiques dont il est question dans cet ouvrage, les juristes auraient sans doute mérité une plus grande attention dans cette histoire du savoir occidental mis au service des révolutions nationales dans l'Empire ottoman.

Pierre-Yves Donzé, Neuchâtel

Monika Burri, Kilian T. Elsasser, David Gugerli (Hg.): **Die Internationalität der Eisenbahn 1850–1970**. Zürich, Chronos-Verlag, 2003, 363 S.

Der vorliegende Sammelband enthält 23 Beiträge zur Frage, wie sich aus dem Konglomerat von nationalen Institutionen, Technikstilen und Organisationsformen der Eisenbahn ein internationales Verkehrssystem entwickelte und welche Rolle die Eisenbahnen generell bei der Internationalisierung der nationalen Handlungsräume seit dem 19. Jahrhundert spielten. Entstanden ist das Buch als Ergebnis einer internationalen Tagung in enger Zusammenarbeit zwischen der Abteilung Schienenverkehr des Verkehrshauses der Schweiz und der Professur für Technikgeschichte der ETH Zürich Anfang November 2002 in Luzern. Die Wahl des Datums wurde nicht dem Zufall überlassen: Wie die Autoren es im Vorwort formulieren, wollte man damit den «binnenhelvetischen Festkalender» zum Hundertjahr-Jubiläum der SBB (2002) und zum 150. Jahrestag der Eröffnung der ersten Eisenbahnstrecke in der Schweiz (1997) unterlaufen und bewusst einen «den nationalen Bezug produktiv unterlaufenden Kontrapunkt» setzen (S. 9).

Erschienen ist der Band als Studie des Chronos-Verlags zur Kulturgeschichte der Technik. Man tut gut daran, sich dies vor Beginn der Lektüre zu vergegenwärtigen. Themen wie beispielsweise die Finanzierung oder das Frachtrecht, denen ebenfalls von Anbeginn an eine starke internationale Komponente eigen ist, werden kaum behandelt. Das soll nicht als Bemängelung eines Mankos missverstanden werden, auch wenn ein kurzer Hinweis auf diese Bereiche als hier ausgeklammerte Gebiete eisenbahnspezifischer Internationalität sicher nichts geschadet hätte.

Als systemtheoretischer Ansatz dient das von Niklas Luhmann entwickelte Konzept der Emergenz bzw. der Herausbildung neuer Systemebenen und deren Anschlussfähigkeit in technischer, wirtschaftlicher, administrativer, juristischer und symbolischer Hinsicht. Mit dieser Sichtweise gelingt es, eine breite Palette von Untersuchungsgegenständen unterschiedlichster Natur erkenntnisfördernd historisch zu bearbeiten. Erwähnt seien stellvertretend für alle anderen Thomas Freys und Hans-Ulrich Schiedts Abhandlung zur internationalen Erreichbarkeit von alpinen Schweizer Tourismuszentren, die Darstellung des bis anhin kaum untersuchten Forschungsfelds des deutschen Bahnhofs- und Verkehrsbuchhandels von 1850 bis zum Ende der Weimarer Republik durch Christine Haug, Daniel Speichs Erläuterungen zur visuellen Standardisierung der touristischen Eisenbahnfahrt bzw. zur Destabilisierung des bisherigen Wahrnehmungssystems der Reisenden, der Beitrag Kilian T. Elsassers zum Scheitern der europaweit konzipierten Einführung der automatischen Kupplung von Eisenbahnwagen von 1975 oder Philippe Forêts Aufsatz über den Versuch der vormals in Nordostchina tätigen japanischen Eisenbahngesellschaften, mit dem Stereotyp einer künstlich geschaffenen «'Old China' travel culture» gezielt die darauf ansprechende Kundschaft anzulocken. Dabei gewinnt man Einblicke in Welten, deren Existenz gleich doppelt überrascht und fasziniert: Zum einen zeichnen sich internationale *Railway Communities* oft